

Bu Elisabeth
l'impératrice errante



L'étrange destinée de cette femme
qui renonça à tout sauf à sa beauté
et qui devait périr à soixante et un ans
du coup de couteau d'une brute

(De notre envoyé spécial Georges OUDARD)



L'artiste qui interprète le rôle de l'impératrice dans « Sissy ».

L'artiste qui interprète le rôle de l'impératrice dans « Sissy ».

C'est à Budapest plutôt qu'à Vienne qu'il faut évoquer la mystérieuse figure d'Elisabeth, l'impératrice errante. Le cœur de cette souveraine de deux Etats, qui méprisait toutes les couronnes, penchait d'ailleurs vers la Hongrie.

La capitale autrichienne, qui lui en voulut longtemps de son dédain de la Cour et de ses manières de vivre, en a gardé un souvenir respectueux mais vague. Ici, on lui a voué un culte magnifique.

Quelle étrange destinée fut celle de cette femme qu'un admirateur passionné compara un jour à un vivant lis noir dans un jardin enchanté et qui, sans jamais avoir cessé d'être belle, en dépit des douleurs endurées, devait périr à soixante et un ans du coup de couteau d'une brute!

On décide de son sort

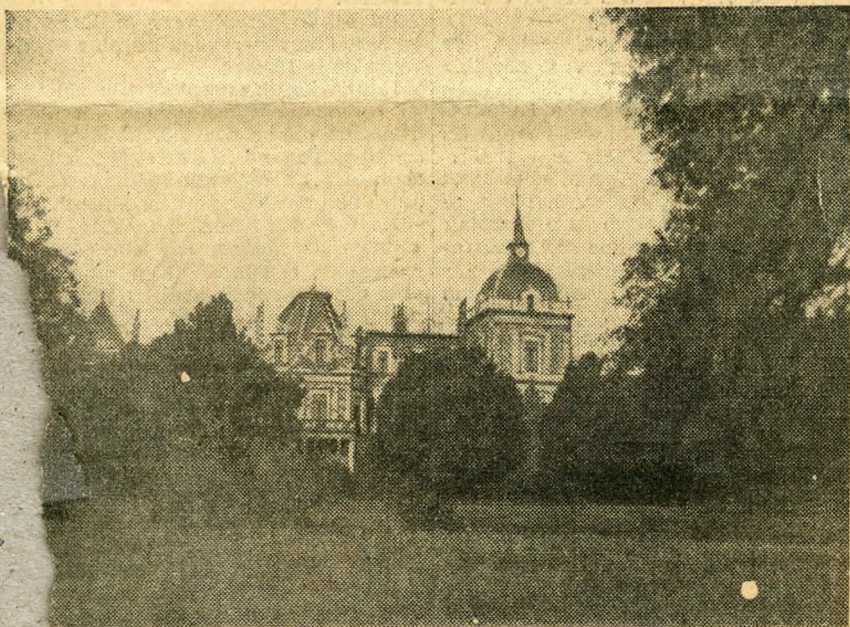
Elle en a seize à peine quand se déroule au château d'Ischl, au mois d'août 1853, la scène qui décidera de son sort. C'est, à cette époque, une jeune fille vive, espiègle, turbulente, si turbulente que sa mère a préféré qu'elle n'assistât pas au repas impérial.

Elle déjeune avec sa gouvernante dans une pièce voisine de la salle à manger où sont réunies autour de la même table quatre personnes : le jeune François-Joseph, sa mère, l'impériale archiduchesse Sophie — l'amie du duc de Reichstadt —, sa tante, l'épouse de Maximilien-Joseph, duc en Bavière, et sa cousine Héléne, la sœur d'Elisabeth.

Le repas se déroule dans une atmosphère glaciale. La conversation traîne, l'embarras est général. L'empereur hésite à se déclarer. Il trouve sans doute charmante cette jeune fille qu'on lui présente comme fiancée, mais il ne l'aime pas. Il se fait impénétrable; tous gênés, se taisent. Le silence devient terrible et, tout à coup, une voix monte joyeuse de l'autre côté du mur.

La duchesse a pâli: « Oh! cette Sissy! » C'est le surnom qu'a donné à sa fille qu'il adore, Maximilien. Déjà, pendant tout le voyage, elle a dû accabler de reproches Elisabeth qui, à chaque relais, se montrait d'une familiarité extravagante avec les valets d'écurie.

(Lire la suite en troisième page)



La villa Hermès, près de Vienne.

72

x2

BUDAPEST COMME JE L'AI VU

Elisabeth l'impératrice errante

(SUITE DE L. PREMIERE PAGE)

Le mieux est encore de l'appeler! La jeune fille entre, rouge, animée : sa gouvernante a voulu l'empêcher de chanter et elles se sont querellées. Son intention est bien de mettre tout le monde au courant de ce scandale. Mais elle juge d'abord plus convenable d'aller saluer François-Joseph avec une spontanéité gracieuse mais assez peu conforme aux règles de l'étiquette espagnole. L'Empereur la contemple, ébloui, fasciné. Elle sera le lendemain sa fiancée, huit mois plus tard sa femme.

Même dans les châteaux romantiques de Bavière on ne raconte pas de plus beaux contes aux petites filles. Hélène renoncera au trône sans chagrin. Devenue duchesse d'Alençon, elle connaîtra une mort horrible à Paris dans l'incendie du Bazar de la Charité.

Scandale

Sept années ont passé pendant lesquelles la personnalité d'Elisabeth n'est pas parvenue à s'adapter à la vie de la Cour de Vienne. Elle hait l'étiquette, se révolte contre ses grotesques exigences. Ainsi, une impératrice d'Autriche ne doit porter ses chaussures qu'une fois. Elle entend les mettre autant qu'il lui plaira. Cette indécente volonté fait scandale. On lui reproche pire : d'avoir

Térèse, est dominé par un dais doré d'où s'échappent des draperies sculptées que relèvent des négrillons accrochés à des corniches et qui ont l'air de s'en voler. Des palmes naturelles, jaunies, pendent, retenues aux ornements du fond excessivement colorisés.

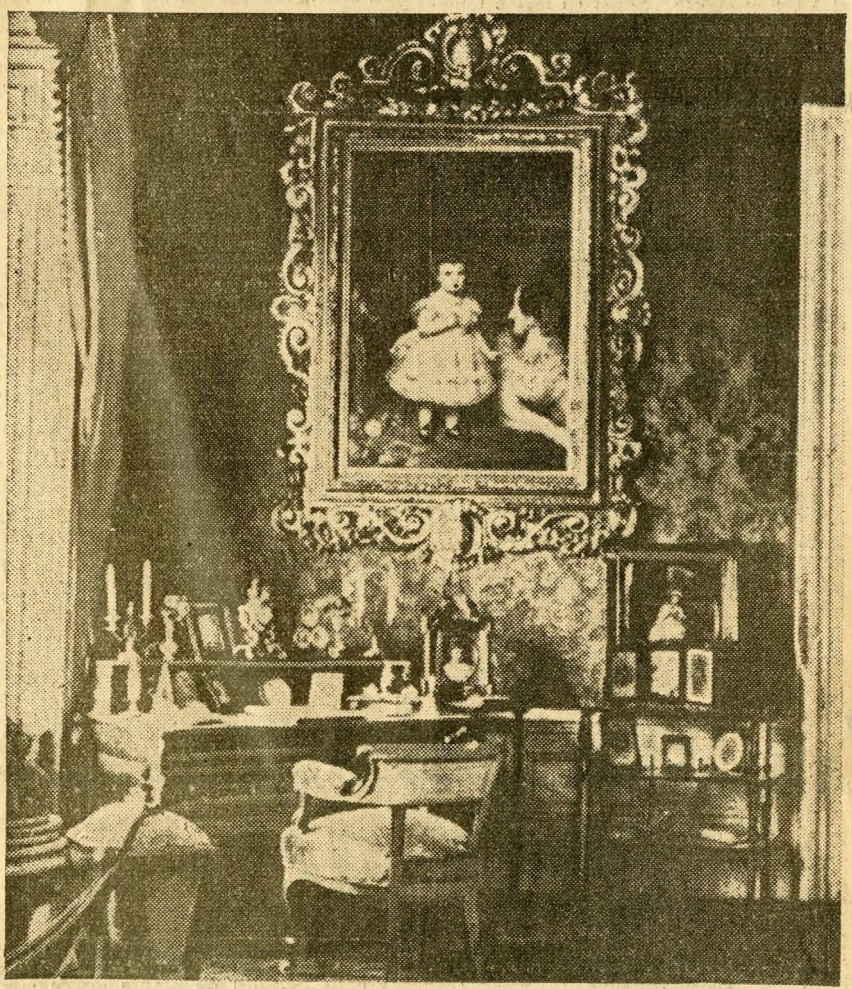
Une lampe tenue par une statue de bronze placé au pied de ce monument, et qu'on laissait allumée toute la nuit, éclairait un tableau de la Vierge posé sur un chevalet et une image de la Mélancolie taillée dans un haut bloc de bois et assez pareille à ces pleureuses des tombeaux de la Renaissance. Derrière cet étrange assemblage, une porte dissimulée dans la boiserie ouvre sur l'escalier dérobé dont se servait toujours Elisabeth qui n'a jamais monté ni descendu celui des visiteurs.

On a hâte de s'éloigner. Cet intérieur carnavalesque ne nous montre que le côté malade de son âme.

Petit musée

Combien me semblent plus humaines les reliques du petit musée qui lui a été consacré dans une des ailes du château royal de Buda. Un soldat monte la garde près de la porte, immobile, figé, comme si son fantôme allait passer dans ce froid couloir.

Dans des vitrines sont rangés ses ro-



Le cabinet de travail de l'empereur.

du cœur, d'obtenir de l'empereur qu'il ouvre les portes des prisons, qu'il abolisse l'état de siège dans les pays opprimés. François-Joseph obéit à la fée bienfaisante. N'est-il pas, de son propre aveu, (amoureux comme un lieutenant et heureux comme un dieu ».

Mais un jour le rêve se brise, l'idylle cesse brusquement. Son mari a offensé gravement son cœur. Elle est de celles dont l'âme droite ne tolère pas la trahison. D'un geste ferme, elle écarte la couronne et, sans égard pour l'étiquette, ouvre la porte de la cage et s'enfuit. Elle a vingt-quatre ans.

Le monde étonné la regarde passer, le visage masqué par un éventail de plumes. Elle commence de vivre sa légende. Partout elle se pose ; nulle part elle ne reste. Tantôt elle se cache dans les montagnes, tantôt elle va se perdre sur la mer. Corfou l'attire. Elle croit avoir trouvé là l'asile de la douleur qu'elle cherche sans pouvoir le découvrir. Mais comment serait-elle capable de s'attacher à un lieu puisque son tragique destin la condamne à se fuir perpétuellement ? La mort seule finira son tourment. Elle fait pourtant bâtir sur un îlot son palais. Il sera de style pompéien. Elle lui décerne le nom du héros grec Archilleion. Elle y plante cinquante mille rosiers dans les jardins. Elle se ruine, doit vendre ses bijoux pour payer les maçons. Et, un matin, elle abandonne cette demeure inouïe avec la même indifférence qu'elle quitterait un hôtel de passage, ayant tout oublié des heures de rêve vécues face à ces monts d'Albanie et jusqu'à l'inscription gravée dans la chapelle par son ordre : « Quand Elisabeth d'Autriche s'asseyait ici, pour elle la bise soufflait plus légère et pour elle le rocher se couvrait de fleurs. »

Elle renonce à tout... sauf à sa beauté

Les hommes la croient folle. Parce qu'elle se figure préférer le lait d'une certaine vache achetée à Aix-les-Bains, ne s'en fait-elle pas suivre dans tous ses voyages ? Elle leur répond sans les entendre : « Ce qu'on tient pour dangereuse folie est au contraire sagesse profonde. » Et elle dira encore : « Les gens ne savent pas ce qu'ils doivent faire de moi parce que je vis en dehors de leurs conventions. Rien ne fait sentir le poids de l'existence comme le contact des hommes, tandis que la mer et les forêts délirvent de tout ce qui est terrestre. » Il y a pourtant des êtres qui lui sont aussi agréables que l'Océan et les arbres « parce qu'ils leur ressemblent. » Ce sont, avoue-t-elle, les pêcheurs, les paysans et les idiots, ceux qui n'ont pas de relations avec les autres et beaucoup avec les choses éternelles. »

Elisabeth a renoncé à tout sauf à sa beauté. Elle entend la défendre contre les attaques du temps, conserver sa sveltesse. Elle s'applique à suivre un régime compliqué, se livre avec frénésie à l'équitation, tenant d'une main les rênes et de l'autre son éternel éventail — et aux exercices physiques. Ce qui paraît, à l'époque, une excentricité de plus.



Elle s'était fait construire aux environs de Vienne, dans des bois que borde aujourd'hui un golf, une retraite où, comme dans tant d'autres, elle se contente de passer. Cette villa « Hermès » rappelle par son style intérieur les hôtels démodés du Parc Monceau avec ses plafonds à caissons et ses faux vitraux Renaissance. Mais on n'en parcourt pas sans émotion son bizarre appartement personnel, la salle de gymnastique, la salle de bain ornée d'un délicat miroir encadré d'amours et, surtout, la chambre.

Les murs et les plafonds en sont couverts de peintures sombres aux lourdes couleurs. Le lit, du temps de Marie-

bes, ses chapeaux, toujours noirs, ses gants, une ombrelle, l'éventail qui fut posé sur son cerceuil, son sac de voyage en cuir noir, les jouets d'enfant de Rodolphe, sa selle beige, les agendas populaires sur lesquels elle notait des adresses.

Et voilà la toilette qu'elle portait le jour de l'assassinat, avec la déchirure que fit le couteau, et le mouchoir qui essuya la sueur de son front pendant l'agonie, et ses petits souliers au bout perlé.

Sur le mur s'alignent des portraits d'Elisabeth à toutes les époques. Qu'elle était belle ! Et, dans le regard, quelle mélancolie et quelle douceur désabusée !

On se penche sur ses manuscrits : les lettres qu'elle échangeait avec le pauvre journaliste qui lui apprenait le hongrois et qu'il lui retournait corrigées comme un devoir d'élève.

Cette femme qui ne fit de mal à personne et ne cherchait qu'à être secourable a péri de la main d'un anarchiste désireux à tout prix de supprimer la Couronne. Il a bien mal choisi sa victime. Cet imbécile ignorait le fond de son cœur et le fond de ses pensées. « Dans cent ans d'ici, disait-elle, il n'y aura probablement plus un trône. Tout ce qui nous semble aujourd'hui inamovible, éternel, n'aura existé que pour tomber en poussière. »

Une certaine comtesse Lariscz, qu'Elisabeth, par pitié, avait recueillie dans son entourage, a tenté de la saisir dans un livre. Elle s'est vengée sur la mère malheureuse du dédain que lui avait marqué Rodolphe, dont elle était amoureuse à la façon des toqués.

Elle a prêté à l'impératrice des amants que l'autre n'a presque sûrement pas eus. Car qui peut connaître tout de la vie d'une femme ?

Les Hongrois ont interdit la vente de cet ouvrage sale et faux. Ils gardent fermée la porte de sa chambre au château royal de Buda, faisant preuve d'une délicatesse qu'on n'a, hélas ! nulle part ailleurs.

De sa fenêtre, elle voyait le long boulevard que le comte Andrassy, dont elle favorisait le dessein de rendre son pays indépendant, avait fait percer pour que ses yeux eussent, en cessant de se poser sur le Danube, une autre impression d'infini.

Elisabeth aimait la Hongrie et les Hongrois. Ceux-ci s'en souviennent. Qui est capable d'adorer à ce point une belle âme a une âme noble.

Georges Oudard.

Le dîner de l'Union des Industries Exportatrices a été présidé par M. Laurent-Eynac

M. Laurent-Eynac, ministre du Commerce, a présidé hier le dîner annuel de l'Union des industries exportatrices.

M. Vautheret, président de l'Union ayant résumé les travaux de son groupe ment, M. Alterman, administrateur-délégué, fit un important exposé où il défini le programme de l'association qui est d'après l'orateur « échangeiste, c'est-à-dire qu'elle veut développer les échanges internationaux tout en admettant, en l'état actuel du monde, une protection de l'économie nationale raisonnable et raisonnable ».

Et M. Alterman termina en demandant « le rétablissement de la confiance, une politique économique nouvelle uniquement basée sur le bon sens et sur l'intérêt général, en un mot une politique économique nationale ».

Enfin, le ministre du Commerce prit la parole pour faire le tour de tous les grands problèmes économiques présents confirmant la volonté du gouvernement de redresser la balance commerciale de notre pays et proclamant la nécessité d'une politique souple des contingents à l'égard des pays à grande capacité d'achat.